Les Arte-Mots

e_atelier 14
au temps du Covid

2020/2021

Groupe du mercredi
26 mai 2021

Continents

Hong kong star

Aéroport de Hong Kong : 29° qui jaillissent et l'apparition des premiers signes chinois sur les panneaux digitalisés. Des dessins écarlates qui brillent comme des soleils de flippers annonçant une partie gratuite. Dans le taxi rouge cerise qui nous conduit à l'hôtel, une pluie molle s'écrase sur les vitres comme un régiment d'escargots en pleine crise salivaire.
Le ciel est lourd comme une poubelle, l'air est gluant comme un riz trop cuit. *Chaque saison est la pensée de celle qui précède, l'été vérifie les gestes du printemps*…
Pas sûr qu'il ait le temps de vérifier grand-chose sur cette île qui ne dort jamais…

Hong Kong et son décor de star… Des milliers de gratte-ciel d'acier et de verre poli et bien élevés à hauteur variable, plaqués au flanc des collines qui dominent la ville. Immenses silhouettes géométriques immobiles et imperturbables qui crachent leurs lumières à chaque fenêtre et vous toisent… Vous laissant juste la curieuse impression de n'être qu'un minuscule grain de riz égaré.

Son ambiance… Dans les rues, le contraste nous saisit au détour d'un temple bouddhiste en face d'une grande enseigne occidentale clinquante. Puis le vrombissement de cette *Ferrari* au carrefour de *Wanchaï Road* ou encore cette petite gargote chinoise aux effluves exotiques, à côté d'un *Mac Do* qui clignote sans urgence apparente. Cette effervescence dans les rues, cette *grouillance*, ce bouillonnement qui exaltent, qui palpitent comme un immense poumon azimuté malgré la moiteur de l'air. À la nuit tombée – très tôt, avant 19h00 - la ville devient bleu marine comme un dessin animé de *Batman* avec toutes ces verticales qui viennent hirsuter le ciel de leurs pics enflammés. Dans les rues étroites qui traversent la ville, l'exaltation redouble, mauvaise élève trop brillante. Un ruban de petits trams à impérial, de bus, de taxis se faufile, s'entrelace et serpente la ville dans un joyeux ballet sinueux. Installé à l'étage, les yeux ébahis, on s'imagine derrière une immense vitrine de jouets qui scintille de toutes ses lucioles enchantées. Il y a comme une *pimpance* dans les boutiques avec des vitrines géantes diffusant des pubs ou des films en continu. Et toute cette foule débridée qui fait encore la queue à *l'Apple Store* à 22H00 à la recherche du dernier bracelet connecté. Business is business…
Quelques particularités glanées de part et d'autre… Historique anglophone oblige, ici on roule à gauche, attention en traversant les rues… Et puis le tram où le chauffeur ne rend pas la monnaie. Condamné à acheter un *pass*, à régler la somme exacte ou à *filouter* selon sa conscience… Ou encore, aperçu en plein centre commercial moderne, ce vieux Chinois derrière une petite vitrine qui s'active devant une machine à coudre vintage, l'œil fendu et attentif, enseveli par des centaines de vêtements jonchant ses quatre mètres carré de boutique…
Un grand moment à l'enregistrement des bagages retour… Derrière le comptoir *KLM* : une jeune autochtone avec une tête étirée comme une souris croisant un TGV. Des mains minuscules avec des doigts trépidants qui s'affolent sur le clavier, une voix de crécelle frénétique qui vous vrille dans le tympan et une bouche qui ne cesse de s'agiter comme un film en accélération. *Speedy Gonzales*, le retour... On cherche juste un bouton invisible pour la faire taire… Et retrouver la paix…

Catherine

Pour quelques pierres

Voici trois ans qu'il attendait ce moment.

L'avion commençait sa descente vers La Paz. Les hublots captaient le regard des passagers. Telle une main géante, la lumineuse Cordillère accompagnait l'appareil vers l'agitation de la ville.

Il avait les larmes aux yeux. Trouverait-il ce qu'il était venu chercher ?

Jeune enfant, il avait été choqué par le commentaire humoristique – et méprisant – d'un journaliste qui relatait la remarque d'un chef amérindien, en visite à Paris à qui l'on présentait fièrement la percée du nouveau métro : « *Comment pouvez-vous blesser la* terre-mère *qui vous nourrit ?* ». Le journaliste avait terminé son propos en soulignant que la Bolivie était l'un des pays les plus pauvres du monde sûrement en raison de telles visions rétrogrades. Ce folklorique Quechua avait beau descendre des Incas, ce n'était pas sur lui que son pays pourrait compter pour se redresser !

Il venait d'apprendre en classe les différentes civilisations : les pharaons, les vikings, les Incas. À la récréation, avec ses camarades, il construisait des pyramides, des drakkars, des temples. Le journaliste se trompait. Un jour, il irait là-bas pour en être certain.

La vie a tourné et la remarque classée dans un coin de son cerveau. Après le bac, il entreprit de longues études et fut contraint pour obtenir son diplôme et rédiger un mémoire.

Un mémoire. Désespéré de trouver le bon plan, la bonne formule, lui revint alors en tête un passage sur « les mémoires » : les froides, les chaudes. Oui, il se souvenait ! C'était dans les « Sept plumes de l'Aigle » d'Henri Gougaud. Il se mit à sa recherche, à déplacer et redéplacer les livres poussiéreux relégués dans un coin de sa bibliothèque. Il le trouva enfin. Un ancien ticket de bus avait déjà marqué la page fondamentale : « *Les indiens distinguent deux sortent de souvenirs : les froids et les chauds, qu'ils appellent mémoires. Les souvenirs froids sont faits d'informations. Ils disent ce qu'ils savent et rien de plus. Les civilisés ont la religion de ces sortes de souvenirs… Les primitifs préfèrent les mémoires chaudes… Le corps de haut en bas, des orteils aux cheveux est un village de mémoires…* ». Abandonnant « son » mémoire, il redévora une nuit entière le récit retrouvé. *El Chura*, l'homme au plumage de renard, le sorcier gardien des ruines du Tiahuanaco, ce Quechua descendant des Incas lui reparlait à l'oreille.

Paradoxalement, après sa lecture, son mémoire de fin d'étude fut rédigé en quelques semaines sans grandes difficultés. « C'est toujours un mystère les connexions neurologiques entre les souvenirs froids et les mémoires chaudes » se dit-il à la fin de sa soutenance. Il trouva par la suite une mission très intéressante et bien rémunérée dans la recherche aéronautique. Mais il n'avait pas oublié. Il lui fallait rencontrer les ruines du Tiahuanaco.

Dès ses premiers pas sur le sol de La Paz, il se sentit oppressé avec un violent mal de tête. Il le savait, il avait le mal d'altitude. En prévision, il avait loué une chambre d'hôtel pour une semaine, le temps de s'adapter et de découvrir La Paz. Très peu pour lui, les crapauds séchés et les fœtus de lama du Marché des Sorcières et tous ces étals d'amulettes diverses. Ce qui l'intéressait, c'était de serpenter à travers les ruelles en pentes grouillantes de vie et de bruits. À chaque sortie, le *Nevado Illimani* à 6000m aspirait son regard et tendait son esprit vers les sommets.

Pour s'y rendre, il emprunta le car qui faisait la navette entre La Paz et Tiahuanaco, comme beaucoup de touristes de toutes les nationalités.
Lorsqu'ils arrivèrent, le ciel était une panse d'âne gonflée qui pendait très bas, au-dessus des têtes. Le site en devenait encore plus impressionnant : des immenses statues de pierre, d'autres incrustées dans la roche et la grandiose *Porte du Soleil*.
Il avait eu raison de faire le voyage. Où se cachait le gardien des ruines ?

Sac à dos à l'épaule, il grimpa assez vite pour de dégager de la foule et des commentaires surréalistes de quelques touristes. « Bon ! À par des pierres, il y a quoi ? ». Juste derrière lui, il entendit une voix de femme s'exclamer : « Quel c… ! Il aurait mieux faire de rester au bar de l'hôtel et boire sa bière ! ». Il se retourna et croisa le regard de la jeune femme. Il semblait la connaître mais d'où ? Chacun refit un pas, puis de nouveau, ils se regardèrent, les sourcils froncés et arrêtèrent leurs pas : « Xavier ? dit la jeune femme », « Stéphanie ? répondit il. »

Incroyable ! Ils avaient traversé la moitié de la planète pour se retrouver côte à côte sur un sentier en Bolivie ! Ils éclatèrent de rire et ensemble s'exclamèrent « Qu'est-ce que tu fais là ? ». « Je trouvais les randos dans les Vosges un peu fades, dit Stéphanie, et toi ? ». « Je suis venu rencontrer le Sorcier des Ruines ! ». Nouvel éclat de rires.

Il y a une dizaine d'années Stéphanie et lui faisaient partie d'un club de randonnées et avaient crapahuté vers tous les châteaux et ruines des sommets des Vosges. Les études le mobilisant, Xavier avait petit à petit laissé tomber cette activité.

Tout en sillonnant le site, ils se racontèrent leur vie. Stéphanie s'était inscrite au Club Alpin et avait fini par y rencontrer Serge son compagnon devenu son mari. De sa passion des sommets, Serge en avait fait son métier et organisait régulièrement des trekkings. En ce moment, il était au Népal pour un trek dans l'Himalaya. Mais le couple avait le projet de faire un bébé, c'est pour cela qu'elle avait voulu, avant de le mettre en route, se rendre dans un endroit bienfaisant pour son corps. C'est son mari qui lui avait conseillé de venir à cet endroit. Dans un trek, il l'avait senti : « Ce sera bon pour notre bébé car *ce pays a une âme* ».

Émus l'un comme l'autre par cette confidence, assis sur un banc de pierre, Xavier et Stéphanie restèrent un long moment silencieux, comme si l'espace, les pierres leur parlaient.

Stéphanie interrompit leurs pensées : « Et toi ? ». Xavier avait du mal à parler. Les études, le métier, le désir d'espace. Un bruit d'ailes leur fit lever les yeux. Un aigle tournoyait au dessus d'eux. Xavier repris la parole : « Moi, si je suis là, c'est à cause d'un sorcier et d'une plume d'aigle ».

Avec un grand sourire, en le regardant, Stéphanie a ajouté : « Et moi, je suis responsable de communication, à Kintzheim, à la Volerie des Aigles ! »

Au-dessus de leur tête, l'aigle majestueux rejoignit les cimes.

Danièle J

Parenthèse africaine

Djibrill vient nous réveiller avant l'aube. Les bruits de la nuit n'ont pas cessé, mais la chaleur sous notre tente est devenue supportable. Je mets un temps à émerger d'un cauchemar, dans lequel plusieurs macaques crient, complètement terrorisés, car un tigre est apparu entre les feuillages. C'est plus fort qu'eux, bien qu'ils soient hors de portée, au sommet de leurs branchages, la peur que leur inspire l'animal les rend fous furieux.

Djibrill organise des excursions touristiques dans la brousse. Ici, la nature est aride et brûlée par le soleil. Chaque jour apporte son lot de surprises. Parfois, nous parcourons plusieurs dizaines de kilomètres dans des automobiles tout terrain, nous arrêtant de temps en temps pour admirer des petits troupeaux de zèbres broutant paisiblement une végétation rare, indifférents à notre présence ou quelques girafes majestueuses allongeant leurs longs cous vers de hautes feuilles vertes. À d'autres moments, nous avançons en file indienne sur des sentiers bordés de hautes herbes jaunies, qui nous permettent d'être dissimulés, mais qui dissimulent dans le même temps tout ce que mes divagations peuvent concevoir. Je scrute à gauche et à droite, craignant de voir surgir de cette haie broussailleuse quelque grand félin rugissant ; je ne me sens pas très différente des macaques de mon rêve. Nous marchons « contre le vent », comme nous l'explique Djibrill, afin d'approcher aux plus près d'imposants pachydermes au premier abord nonchalants. Mais il ne faut pas s'y fier. Leur démarche indolente peut cacher de brusques retournements. Si d'aventure ils sentaient notre présence, une brise facétieuse qui change de direction, l'un d'entre eux, dans un barrissement furieux, pourrait nous charger, leurs larges oreilles s'agitant d'indignation, leurs trompes se balançant de colère. Mon imagination me joue des tours et ma peur s'évanouit lorsque Djibrill nous indique un grand mâle solitaire, se déplaçant avec l'auguste lenteur d'un roi.

À mi-parcours, nous bivouaquons, durant plusieurs jours, en bordure de falaise, entre brousse et océan. Un moment de répit. Mais je ne suis pas au bout de mes découvertes, lorsqu'un soir, avant la tombée de la nuit, je m'aventure aux abords du camp. Je contemple l'étendue marine *et le soleil, boule de feu, déclive sur la mer vermeille. Au bord de la brousse et de l'abîme, je m'égare dans le dédale du sentier,* perdue dans mes pensées, lorsque je tombe nez à nez avec le plus adorable des petits chimpanzés, qui me fixe avec autant d'appréhension que d'intérêt. Un amour de bébé singe. Je suis tentée de m'approcher, mais je m'abstiens aussitôt. Sa mère ne doit pas être loin et je l'imagine sans peine se ruer sur moi pour protéger son petit. Je recule prudemment et quitte à regret cette véritable petite peluche vivante. Mais la scène se reproduit les jours suivants. Le petit primate devient de plus en plus familier et s'approche toujours plus près. Je lui parle, il pousse des petits cris et contorsionne sa bouche dans des mimiques de sourire ou des moues de surprise, saute sur place, se cache alentour pour réapparaître un peu plus loin. Je jurerais qu'il joue à cache-cache avec moi. Avec toutes les précautions possibles, je me rends à ce rendez-vous quotidien où m'attend fidèlement mon petit camarade de jeu. À présent, il me suit lorsque je pars et se fige, intrigué, lorsqu'il me voit disparaitre sous la grande tente. Un matin, quelle n'est pas ma surprise en me réveillant, de découvrir le petit chimpanzé sur mon lit, grimaçant à souhait en silence. Je l'imite et grimace à mon tour, amusée par son espièglerie. Il est à moins d'un mètre, je tends un bras, il vient se planter devant moi, dévoré de curiosité. Je ne suis pas moins fascinée que lui et ne résiste pas au plaisir de caresser son pelage si doux. Quelle sensation délicieuse.

Mais soudain, un cri déchirant domine les bruits ambiants. Ce n'est pas un cri humain. Je songe aussitôt à la mère. Le petit animal disparait si soudainement que je crois avoir rêvé.
De ce voyage magnifique, je conserve des images plus belles les unes que les autres, des rencontres passionnantes, mais je garde dans le cœur un souvenir ému de ce tête-à-tête étrange mais follement attachant avec ce bébé singe.

JM

Libre. J'observe le défilé des nuages à travers le hublot.
C'est ma première en avion ; ce qui est comique pour une aventurière de l'âme de mon acabit qui a vogué sur les mots de tant de romans ; qui a goûté aux images mouvantes de tant de poèmes. Je me suis toujours sentie nomade, pas vraiment d'ici, un peu d'ailleurs, mais je n'ai jamais eu le courage de larguer les amarres parce que je pensais que l'altérité et la beauté se vivaient aussi bien au coin de ma rue que de l'autre côté de la planète. Cependant, il y avait cet appel incrusté en lettres d'or dans mon inconscient et je savais qu'un jour, je devrais partir.
La vie n'avait pas dit son dernier mot et le rêve est devenu possible grâce à un événement qui aurait pu être tragique s'il n'avait pas été messager : l'annonce de ma sclérose en plaques. L'immobilité qui avait gagné mes membres était révélatrice de celle dont je souffrais depuis toujours et je voyais dans le désir de mouvement mon seul remède.
C'est ainsi que je décidais de partir, en me gardant bien des recommandations familiales, médicales et amicales, souhaitant être totalement libre de mon choix.

Asie - Septembre 2022.
« Fête des étoiles / voici la première nuit de l'automne ».

Tarabata comme ils l'appellent bat son plein et ces vers de Bashô se perdent au milieu des banderoles multicolores qui dansent au crépuscule. Une foule japonaise en liesse conte, l'espace d'une nuit, ses rêves les plus chers aux étoiles bienveillantes. Cela me fait du bien de n'être qu'une minuscule luciole perdue à l'autre bout du monde. Je me sens étrangement à ma place. Le bruit, les rires et les chants n'entament pas la paix profonde qui inonde mon corps. Je me sens belle ; pas de la beauté occidentale qui masque, travestit et déguise la femme mais celle, naturelle et authentique orientale. J'ai passé ma vie à me battre, à livrer bataille contre moi-même, à tenter d'atteindre un idéal préconçu alors que je ne faisais que me fuir, me répandre, me morceler, me rater. J'avance dans la foule d'un pas lent, modelé par le souffle ; j'habite le geste, je sculpte ma forme dans l'espace. La beauté est différente ici. J'aime observer les femmes japonaises, leur noble discrétion, leur pudeur nacrée, leur grâce aérienne. J'admire leurs grands yeux noirs ourlés de cils-papillons et encadrés de cheveux soyeux. Elles semblent créer un espace-temps préservé grâce à la qualité de leur présence. J'ai redécouvert ma féminité en les contemplant. Mon corps ondoie dans une longue robe qui voile mes courbes, préservant leur secret et révélant leur subtilité. Avec simplicité, j'avance pour suspendre avec des gestes hors du temps ma banderole violette. Mon souhait élargit l'espace, l'incurve, l'éternise. Je ne souhaite pas guérir mais je désire ardemment vivre en vérité.

Afrique - Mars 2023.

On m’avait appris qu’Il n’existait pas, c’était entendu. À la faculté, d’un ton condescendant, on nous le répétait, en le murmurant comme on énonce les vérités arrivées à bout de souffle afin d’être certains qu’elles soient totalement vidées de leur sens : « Dieu est mort ». Étais-je croyante alors ? Je l’ignore. J’avais hérité d’un christianisme d’apparat, où l’on se réunissait pour les baptêmes, les communions et les mariages, je priais par habitude mais je sentais bien qu’il me manquait le sel, ce quelque chose de plus que je croisais parfois dans les regards.
En Asie, j’avais découvert le bonheur d’être présence et signe ; ici, toutes mes certitudes sur qui je suis avaient été balayées lors d’une rencontre dans le désert. Ce vide, cette immensité, ce creuset que la méditation m’avait appris à intérioriser se fit alors présence amoureuse. Assise dans le sable, face aux dunes orangées, je goûtais la joie d’être courtisée par l’infini. Le Tout rencontrait le rien niché dans les profondeurs de mon cœur et le blessait d’une douceur miellée et féconde. Je restais une heure entière dans ce bain d’amour, consciente que cet instant n’arrive qu’une fois dans une vie. Après, tout change.

Amérique du sud - Juillet 2023 - Centre d’accueil pour enfants.

« Maria a perdu ses parents lors d’un affrontement entre bandes rivales, il y a deux ans. Depuis, Juan, son grand frère veille sur elle. Ce n’est pas un tendre Juan, vous savez, dehors, toute la favela le craint. Pourtant, quand il rejoint Maria ici, il se transforme, ses yeux deviennent deux lacs de douceur et de tendresse. Il n’y a pas qu’un seul aspect d’une même réalité, c’est pour cette raison que personne ne peut juger ma petite. J’ai plus de soixante-dix vous savez, chaque jour je côtoie la violence, la détresse et la mort mais je n’aimerais être nulle part ailleurs. Tous les après-midis, nous accueillons ces quelques enfants qui réapprennent à jouer, à rire et à aimer. En apparence, rien ne change, certes, mais nous sommes présentes ici, nous sommes le possible, la petite fille d’espérance de Péguy qui voit les fleurs cachées sous des habits de misère. Je crois en l’être humain et je veux me donner, m’offrir chaque jour pour permettre à d’autres de grandir. J’ai des rhumatismes, je ne compte pas ma fatigue, mais le soir, lorsque je m’endors, je repose paisiblement car je suis à ma place parmi les petits de ce monde ».

La sœur Madeleine me prend la main en souriant, son visage se plisse et révèle des traits lumineux. Ses yeux ont cet éclat enfantin qui devient source pour celui qui les croise. Après cette belle rencontre, Juan propose de me raccompagner. Au passage, je saisis des bribes de réel : des enfants jouent au foot pieds nus au milieu de morceaux de verre, des jeunes aux regards d'acier comparent leurs scooters et me dévisagent en saluant Juan avec respect. Je l'observe, lui, le visage fermé, dur, impassible. Je ne reconnais plus le jeune homme d'une vingtaine d'années d'il y a une heure à peine, attendri devant un dessin de Maria. Pourtant, arrivée dans une rue à l'entrée de la favela, il me saisit le bras. Je suis face à son visage en lame de couteau, marqué par des cicatrices. Il me fixe de ses yeux de braise et me dit : "Pas pour moi, mais pour elle. Je l'aime peut-être mal mais je fais tout cela pour elle". Et il s'éloigne, le prince de la favela, le dur à cuir au cœur tendre.

Amérique du sud - Septembre 2023.

Trois jours que je me perds dans la beauté luxuriante de cette réserve. Je ne fais qu'un avec la nature, elle me caresse, m'interpelle ou me plaque au sol, au plus près de l'humus originel, me rappelant ma responsabilité. J'ai toujours aimé les animaux, les plantes et les arbres. Des vers se tissent en lettres végétales et des strates de poésie se révèlent en silence. Depuis mon arrivée, je marche des journées entières, chaque pas me redéfinit. Le matin, j'aide à planter, à arracher les mauvaises herbes, à récolter. J'aime sentir battre le cœur du vivant au creux de mes paumes. J'observe les animaux et j'écoute d'une oreille distraite les explications trop scientifiques des soignants. Je suis à ma place au cœur de cet écrin de verdure. Ce soir-là, après un repas animé à la guitare et aux chants par des personnes si chaleureuses qu'elles deviennent une famille, je regagne ma petite cabane pieds nus. Les étoiles se font une nouvelle fois messagères. Elles n'accueillent plus mes souhaits mais mes remerciements. Depuis quelques jours, ma jambe droite fait des siennes, elle dessine sur le sol un rythme lent, le mien désormais. Je suis fragile, humaine jusqu'au bout. Je m'assieds face à l'immensité. Je sais qui je suis, je l'ai toujours su, en filigrane, depuis l'enfance, depuis toujours.
Une plume.
Sa plume.
Mes vers danseront aux quatre coins du monde et témoigneront de la nature majestueuse et de l'humanité en marche.
Ce sera une lettre d'amour.
Sa plume.
Une plume.
Mon envol.

Florie